

UN ANGLAIS INTELLIGENT.

Nous sommes heureux de publier des faits qui démontrent qu'il y a parmi les anglais de nobles sympathies pour la France :

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Nous avons déjà plusieurs fois cité des traits de munificence d'un gentilhomme Anglais que nous ne connaissons pas, et qui comble nos blessés de témoignages de sympathie. Voici de cet excellent homme un nouvel acte de libéralité non moins touchant et bien plus original que les autres ; nous ne pouvons mieux faire que de traduire la lettre qui l'accompagne, et que voici textuellement :

« Cher Monsieur, — Ayant gagné un chapeau dans un pari contre un Prussien, je ne puis en faire un meilleur usage que de l'envoyer au *Bazar français*. En conséquence, je prends la liberté de vous remettre l'ordre pour vous le faire délivrer.

« Si on mettait l'objet en question en loterie, il pourrait produire beaucoup au-delà de sa valeur intrinsèque, à \$1.00 le billet, ou même à un prix inférieur ; et pour donner élan à l'opération, je vous envoie ci-joint \$25.00 pour 25 billets dont je fais cadeau au *Bazar*.

Agréez, etc.

UN ANGLAIS.

M. Lajeunesse, père de Mademoiselle Emma Lajeunesse, vient d'envoyer au grand bazar national de New-York trois cents morceaux de musique.

MALICE D'UN MONTRÉALAIS. — L'autre jour un Montréalais accompagné d'un bon Québecquois, longeait la rue St. Pierre, lorsqu'une voiture lancée à fond de train l'éclaboussa de la plus belle manière en passant.

Notre concitoyen, maculé des pieds à la tête, s'écria indigné :

— Imbécile de John Young, va ! qui cherche depuis dix ans le canal de vingt pieds dans le lac pendant que ce lac est dans la rue St. Pierre.

Le bon Québecquois resta stupéfait. *L'Ordre*.

A PROPOS DU TREMBLEMENT DE TERRE. — Un correspondant du *Lumberman* donne une explication qui mérite d'être reproduite. Il paraît que Dieu tient la boule terrestre dans ses mains et la suspend ainsi dans l'espace. La terre tremble lorsque Dieu fatigué d'une main la prend de l'autre. C'est un peu comme les sauvages qui expliquent les nuages la pluie et le tonnerre en disant que le Grand-Esprit bat du briquet, allume sa pipe, fait de la fumée et crache.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

DEUXIEME PARTIE.

LE PALAIS-ROYAL.

1. — Le jardin.

Parmi la foule insouciant et animée qui encombraient le jardin du Palais Royal, un certain jour de 1785, deux jeunes gens, causant à voix basse, longeant les murs des galeries, paraissant desirer de se tenir à l'écart. Ces deux jeunes gens étaient le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville.

« Sept heures et demie ! dit l'un en interrogeant le cadran de sa montre. Es-tu certain, Henri, de ne pas t'être trompé ?

— J'en réponds, M. Roger m'a donné rendez-vous ici même, le long de la galerie de Valois, à sept heures.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas arrivé ?

— Oh ! il va venir. Attendons encore un peu.

— Il paraissait bien disposé pour nous ?

— Comme de coutume. Son obligeance est toujours la même. C'est le bonheur qui l'a mis sur notre route. Sans lui, ce départ si brusque serait impossible.

— Et il faut partir demain dans la nuit.

— Nous partirons, Charles, si toutefois Blanche et Léonore veulent nous suivre.

— Dussions-nous les enlever de vive force, dit le marquis d'un ton décidé, il faut bien qu'elles partent. Pouvons-nous les laisser exposer au danger qui les menace ? D'ailleurs, vivre ainsi est impossible ! Je ne le pourrais davantage, Henri !

— Tandis que je voyais Roger, tu as pu trouver St. Jean ? demanda le vicomte

— Oui, tout est convenu avec lui. Ce pauvre garçon qui nous est si dévoué, qui adore son maître tout en déplorant sa faiblesse relativement à une résolution à prendre, m'a promis de tenir demain, rue du Grand-Chantier, à une heure du matin, une voiture attelée. C'est George qui nous conduira au premier relais de poste. De cette façon, aucun étranger dont nous ne pourrions être sûrs ne sera dans la confidence.

— Elles auront nos lettres ce soir et ce soir aussi nous aurons les réponses... mais si elles refusaient ?

— J'ai tout prévu. Saint-Jean m'a remis l'empreinte de la serrure de la porte du jardin, j'ai fait faire une clef et...

— Voici M. Roger ! interrompit le vicomte.

II. — Un obligeant ami.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent. Un personnage, sortant brusquement par une arcade située à peu de distance, venait d'apparaître dans le jardin.

Ce personnage, qui n'était autre que celui que nous avons vu à Versailles, dinant chez la mère Lefebvre, regarda attentivement de tous côtés, puis apercevant à son tour les deux jeunes gens qui venaient de le reconnaître, il se dirigea vers eux.

« Bonsoir, mon cher Roger ! dit le marquis d'un ton affectueux.

— Votre serviteur, messieurs ! répondit l'employé de M. de Breteuil en s'inclinant. Je suis en retard. Je vous demande humblement pardon. Des affaires impérieuses m'ont retenu pour le service de Monseigneur, plus longtemps que je ne le croyais, mais me voici à votre entière disposition. Que voulez-vous de moi ?

— Vous le savez bien ! dit le marquis en souriant.

— Je vous ai expliqué en deux mots ce que nous vous demandions, ajouta le vicomte.

— Oui, oui, je sais, répondit M. Roger, mais c'est précisément ce que vous désirez, messieurs, qui est difficile à trouver. L'argent est rare, et l'ami qui me met ordinairement à même de vous obliger est absent en ce moment, car pour moi, vous savez que je n'ai aucune fortune. Je sers d'intermédiaire entre vous et mon ami, qui ne veut pas que son nom paraisse dans ces affaires....

— Mon bon Roger, dit le marquis, il s'agit pour nous de la

chose la plus importante. Vous ne nous laisserez pas dans l'embarras pour deux cents misérables louis.

— Hélas ! si je les avais....

— Mais à défaut de l'ami en question, n'en possédez-vous pas quelque autre ?

— J'ai bien quelqu'un qui pourrait....

— Nous sommes sauvés ! s'écria le vicomte.

— Mais, ajouta Roger, ce quelqu'un est un homme d'une avidité effroyable !

— Qu'importent les intérêts ! dit M. d'Herbois. Nous payerons ce qu'on voudra !

— Il ne s'agit pas que des intérêts.... C'est le temps abominablement court qui vous sera accordé pour rembourser.

— Combien ? demanda le vicomte.

— Trente jours au plus, avec une délégation donnée d'avance sur vos appointements et une garantie....

— Une garantie ! s'écria le marquis. Laquelle pouvons-nous donner ? nous n'avons plus de propriétés.

— Vous allez vous marier, dit M. Roger. Mmes de Niorres n'ont pas de fortune, il est vrai, mais leur oncle les dotera assurément et vous pourriez engager....

— Ah ! fi ! dit M. de Renneville avec dégoût.

— Ce serait honteux ? ajouta le marquis.

— Honteux, non, fit observé l'employé. Ce n'est pas le mot. car il n'y aurait aucune honte à acquitter cette dette, mais cependant je conçois que la chose vous répugne. Dans ce cas n'en parlons plus. Attendez seulement huit jours ; mon ami reviendra à cette époque et dès lors je pourrai....

— Attendre est impossible ! dit le vicomte. Il nous faut cet argent ce soir.

— Alors, je regrette de ne pouvoir cette fois vous être utile.

— Quoi ? M. Roger, vous nous abandonnez ?

— J'en suis réellement désolé, monsieur le marquis, mais je ne puis faire plus. Je vous dis les conditions qui vous seront imposées. Si elles vous conviennent, vous pouvez avoir ce soir les deux cents louis, si elles ne vous conviennent pas, il faut renoncer à l'affaire.

— Enfin ! quelles sont ces conditions ?

— Vous aurez deux cents louis dans une heure, vous vous engagerez à en rendre trois cents dans trente jours, ou, si vous ne pouvez payer à cette époque, quatre cents le lendemain de votre mariage avec chacune des demoiselles de Niorres.

— Parler de cette union dans un tel acte ! fit le marquis avec indignation.

— Cet acte ne sortira pas des mains du prêteur et vous l'annulerez après avoir payé ! se hâta de dire M. Roger. D'ailleurs, je serais désolé d'émettre une opinion qui vous fût désagréable, messieurs. C'est mon désir de vous obliger qui m'entraîne....

— Nous en sommes convaincus, mon cher Roger, dit vivement le vicomte.

— Ah ! si vous pouviez attendre quelques jours....

— Malheureusement, nous ne le pouvons pas !

— Quelque dette d'honneur à payer ?

— C'est cela même.

— Alors, je comprends votre impatience. Mais que voulez-vous ! Il faut se résigner. Nous n'obtiendrons rien de mieux que ce que je vous propose. Si nous manquons cela, je ne saurai où donner de la tête. Songez que vos créanciers sont déjà nombreux et....

— C'est pour les sauver ! dit le marquis à voix basse au vicomte.

Puis élevant la voix.

— Faites-nous avoir cet argent ce soir, mon cher Roger, dit-il, nous acceptons les conditions.

— Très-bien ! fit Roger. Je vais préparer le prêteur. Dans dix minutes, si vous le voulez bien, au nombre 10 de la rue de Beaujolais.

— Nous y serons ! répondit le vicomte.

Roger se leva et s'esquiva lestement en se glissant au milieu de la foule des promeneurs qui encombraient le jardin.

« Il faut bien agir ainsi ! dit le marquis demeuré seul avec le vicomte. Sans cet argent, pas de fuite possible, et la mort est suspendue sur leur tête. Ah ! monsieur de Niorres ! Par quelle étrange fatalité faut-il que vous vous obstiniez à nous éloigner de vous et à nous réduire à de telles extrémités !

Après avoir traversé la foule compacte du jardin, M. Roger avait atteint les arcades communiquant avec la rue de Beaujolais.

Un personnage enveloppé dans les larges plis d'un manteau sombre, en dépit de la chaleur de la saison, et un chapeau à larges bords (dit *chapeau à l'indépendant*) enfoncé sur les yeux, se tenait à l'ombre d'un pilier.

Roger en passant près de lui, fit un signe : cet homme le suivit. Tous deux gagnèrent la rue de Beaujolais et, arrivés en face de l'allée étroite servant d'entrée à la maison portant le numéro 10, ils s'engagèrent tous les deux dans cet espace privé de lumière.

« Il me faut deux cents louis, dit Roger à voix basse.

— Pour le vicomte et le marquis ? demanda l'inconnu.

— Oui.

— Ils consentent ?

— Il le faut bien.

Le mystérieux personnage poussa un soupir de satisfaction.

« Les deux cent louis seront sur la petite table, et vingt-cinq autres dans la chambre noire.

Roger murmura un remerciement.

« Je monte et j'attendrai ! reprit l'inconnu.

— Dans un quart d'heure nous frapperons à la porte, répondit Roger. Et ensuite, quels ordres ?

— A minuit comme de coutume, à l'Enfer !

L'homme au manteau fit un geste impérieux et, laissant l'employé dans l'allée étroite et sombre, il gravit lestement les marches d'un escalier conduisant aux étages supérieurs.

Roger revint vers la rue. Il demeura quelques instants debout sur le seuil de la porte, puis il se mit à siffler d'une façon bizarrement cadencée.

Un sifflement semblable partit à quelque distance et provenant du côté de la rue Montpensier. Roger quitta le seuil de la maison sur lequel il se tenait et gagna rapidement l'angle formé par la réunion des deux rues.

Un homme vêtu en modeste artisan se dressa devant lui.

« Ah ! c'est toi, Fouquier, dit Roger en reconnaissant malgré son déguisement le cocher du carabas, l'employé du lieutenant de police. Qu'as-tu à m'apprendre ?

— Gorain et Gervais doivent conduire ce soir M. Fouché, le professeur, chez le teinturier Bernard, répondit l'agent.

— Tu en es sûr ? demanda Roger en tressaillant.

— Parfaitement. J'ai entendu de mon siège toute la conversation. C'est l'avocat Danton qui, ne pouvant aller ce soir chez Bernard, a prié les deux bourgeois d'y mener M. Fouché.

— Sais-tu à quel propos cette demande ?

— Non, mais le professeur a l'air de prendre un intérêt tout particulier à cette affaire de la *jolie mignonne*."

M. Roger parut réfléchir mûrement.

« A quelle heure doivent-ils aller chez Bernard ? demanda-il.

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que M. Fouché a donné rendez-vous aux deux bourgeois pour ce soir, huit heures et demie, au Palais-Royal.

— Dans une heure alors... Très-bien ! Sais-tu où sont en ce moment Gorain et Gervais ?

— A deux pas d'ici, au *Café-Mécanique*.

— Il est sept heures trois quarts, murmura Roger en interrogeant sa montre. Un quart-d'heure pour terminer là-haut.... puis.... Très-bien ! J'ai le temps.

— Avez-vous besoin de moi, ici ? demanda Fouquier.

— Peut-être.

— C'est que j'ai ordre d'être à huit heures et demie dans le voisinage de la rue du Chaume.

— Alors, va à ton poste, mais à minuit à l'Enfer !

Fouquier fit un signe affirmatif, tourna sur les talons et se dirigea vivement vers la rue de Valois.

M. Roger demeura un moment à la même place, réfléchissant profondément, puis il revint vers la maison de la rue de Beaujolais.

Comme il en atteignait le seuil, MM. de Renneville et d'Herbois, débouchant par la rue Valois, se dirigèrent vers l'allée au-dessus de laquelle était peint en rouge le numéro indiqué.

« Etes-vous toujours disposés, messieurs ? demanda Roger.

— Toujours ! répondit le marquis.

— Alors, montons au quatrième et nous terminerons séance tenante.

— Mais, cher Roger, dit vivement le vicomte, vous nous aurez rendu un service dont nous vous serons éternellement reconnaissants.

— Trop heureux de vous étes bon à quelque chose, messieurs, répondit l'employé de M. de Breteuil. Mais venez vite. Le bonhomme est disposé en ce moment. Je monte devant pour vous montrer le chemin.

Et M. Roger s'engagea dans l'escalier noir qu'avait gravi quelques instants auparavant le personnage au manteau et au chapeau rabattu. Les deux jeunes gens le suivirent.

Arrivés au palier du quatrième étage, tous trois s'arrêtèrent : une petite porte peinte en brun se trouvait en face d'eux.

M. Roger frappa discrètement.

« Entrez ! » dit une voix cassée partie de l'intérieur du logement.

L'employé tourna la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit.

III. — Le Café-Mécanique.

Le soir où nous conduisons le lecteur dans les jardins du Palais-Royal, le *Café-Mécanique* regorgeait-il de clients assis en face de ses tables ingénieusement machinées.

Dans un coin, près d'une fenêtre donnant sur la rue Montpensier, MM. Gorain et Gervais étaient installés, dégustant la boisson à la mode. Il y avait longtemps déjà que les deux bons bourgeois occupaient leur place, à l'heure où nous les trouvons causant ensemble ; c'est-à-dire quelques instants après le moment où M. Roger s'entretenait dans l'allée de la maison de la rue de Beaujolais avec le personnage au manteau sombre.

« Croyez-vous que M. Fouché nous trouve au milieu de tout ce monde ? disait M. Gervais avec une certaine inquiétude.

— Certainement, répondit M. Gorain ; je suis très-connu ici ; c'est la troisième fois que j'y viens depuis un mois. D'ailleurs, M. Fouché nous a donné rendez-vous à huit heures et demie, et il est à peine sept heures trois quarts.

— Ce pauvre Bernard, si M. Fouché pouvait quelque chose pour lui ; il a l'air fort intelligent, cet homme-là !

— C'est vrai, compère ; et je serais bien heureux qu'il rendit service au teinturier. Aussi ai-je accepté avec empressement la proposition de conduire M. Fouché chez Bernard. D'ailleurs, il m'était recommandé par M. Danton, mon locataire.

— C'est égal, il se passe de bien singulières choses à Paris, dit M. Gervais en manière de réflexion ; et quand je pense à ce que nous a laissé entendre ce M. Roger que nous avons rencontré à Versailles, les cheveux m'en dressent sur la tête.

— Touchant les empoisonnements de l'hôtel de Niorres ? dit Gorain en baissant la voix.

— Oui.... ces deux jeunes gentilshommes....

— Moi je les crois coupables, fit M. Gorain en secouant la tête.

— C'est aussi l'opinion de mon épouse, ajouta Gervais, et celle de dame Louison notre voisine, et de sa nièce Gertrude, et de son cousin Polycarpe devant lesquels je racontais en soupant toute cette horrible histoire.

Mme Gorain les soutenait pourtant, ces deux vauriens-là !

— Pas possible !

— Mais moi je les crois coupables, je le répète ; et mon avis a été partagé par mon beau-frère Alexandre, ses trois fils et ses quatre filles avec leurs maris ; ma maison était pleine ce soir, et chacun m'écoutait bouche bée. Il est vrai que je narre assez bien.... Ceux que je plains, par exemple, ce sont les créanciers de ces deux gentilshommes ; ils perdront tout, les malheureux !

— Aussi, ajouta Gervais, ai-je dit à mon épouse de prévenir tous nos amis afin qu'ils fassent attention si parfois ils avaient des créances sur ces deux messieurs.

— Vous avez sagement fait, compère ; mon beau-frère a eu la même idée, et il est allé faire une tournée dès ce soir à cette intention.

— Oh ! oh ! messieurs, vous avez peut-être été un peu vite en besogne ! dit une voix enjouée en se mêlant tout à coup à la conversation.

MM. Gorain et Gervais levèrent brusquement la tête ; un consommateur venait de s'asseoir à leur table.

« M. Roger ! s'écria M. Gorain.

— Lui-même, messieurs, répondit l'employé avec un sourire aimable. Je vous ai aperçus en entrant dans le café et j'ai pris la licence de venir m'installer près de vous....

— Trop honoré.... balbutia M. Gervais.

— Vous parliez, il me semble, de l'affaire de MM. de Renneville et d'Herbois, continua M. Roger. J'ai entendu vos dernières paroles, et je comprends que vous avez agi dans la meilleure attention ; mais cela me fait mal de voir toutes les opinions accabler ces deux pauvres jeunes gens que j'aime, au fond, je l'avoue, auxquels j'ai bien souvent rendu service....

Tenez ! cela me bouleverse.... Tel que vous me voyez, je suis terrifié en ce moment.

— Pourquoi donc ? demanda curieusement M. Gorain.

(A continuer.)